

Lurelu



Patrick Isabelle : conjugaisons

Isabelle Crépeau

Volume 40, Number 1, Spring–Summer 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85443ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

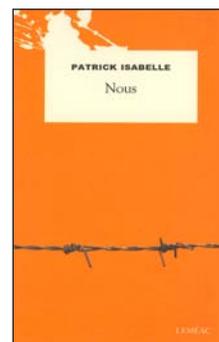
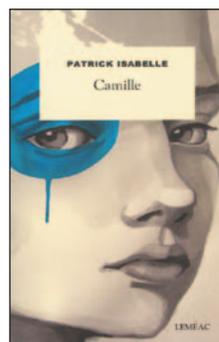
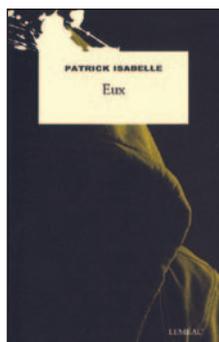
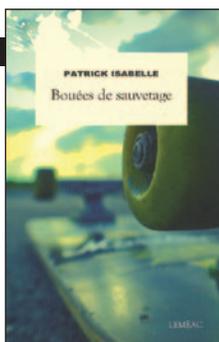
[Explore this journal](#)

Cite this article

Crépeau, I. (2017). Patrick Isabelle : conjugaisons. *Lurelu*, 40(1), 7–8.



(photo : Julie Durocher)



Patrick Isabelle : Conjugaisons

Isabelle Crépeau

C'est au coin café de la librairie de Verdun, où Patrick Isabelle a travaillé, que nous nous rejoignons. Il y est comme chez lui et on se sent tout de suite à l'aise en sa compagnie. Une voix douce, une bonne humeur tranquille dans ses manières et une conversation qui s'engage sur le ton de la confiance.

On peut l'entendre régulièrement parler de ses coups de cœur en littérature jeunesse à l'émission *Plus on est de fous, plus on lit!*, sur les ondes de Radio-Canada. Ses romans pour adolescents ont reçu un accueil plus qu'élogieux. L'auteur y aborde des sujets délicats, comme l'abus, la violence, la révolte et le désespoir, sans tabou ni complaisance. Il a été finaliste aux Prix du Gouverneur général 2014 pour *Eux*, et à nouveau en 2016 pour *Camille*.

Passé composé

Pour Patrick Isabelle, écrire pour la jeunesse reste un heureux accident dans un parcours qui, de son aveu même, peut apparaître plutôt tortueux et éclectique. S'il s'est retrouvé là, c'est que l'écriture et la lecture font partie de sa vie depuis l'enfance : «J'ai beaucoup lu quand j'étais jeune. Je me souviens encore du jour où je suis entré pour la première fois dans une bibliothèque : j'avais quatre ans. J'ai lu *Fifi Brindacier*, j'apprenais à lire depuis trois mois à peine. Chez moi, je m'amusais à écrire des histoires à l'ordinateur. À onze ans, j'écrivais mon premier "roman". Ça faisait tout juste cinquante pages, en gros caractères. Ça s'appelait *La valise mortelle*. L'enseignante l'avait fait lire à toute la classe. Pendant tout un après-midi, j'ai regardé les élèves tourner les pages de mon texte. J'avais des lecteurs pour la première fois!»

C'est son ami Maxime Mongeon, de Leméac Éditeur, qui l'invite à écrire un premier roman pour adolescents : «Il savait que j'écrivais un peu et que j'avais étudié en création littéraire. Il avait lu quelques-unes de mes nouvelles. Il m'a demandé de présenter un

texte pour la collection qu'il dirigeait. Comme j'ai toujours consommé beaucoup de littérature jeunesse, j'ai voulu m'y essayer. Je me suis plongé dans mes souvenirs d'enfance et j'ai écrit *Bouées de sauvetage*.»

La rencontre avec le lectorat adolescent sera déterminante : «Avec ce premier roman, j'ai visité les écoles. Cette occasion de parler avec mes lecteurs m'a permis de voir ce que j'écrivais ne tombait pas dans le vide.»

À la première personne

Il explique ne pas connaître le syndrome de la page blanche. Ses classeurs débordent de «début de quelque chose» qu'il a accumulés au fur et à mesure de ses élans d'écriture : «Il s'agit seulement de continuer et de persévérer. Quand je me mets à l'écriture, j'entre dans une sorte de transe. Je me surprends moi-même. C'est inné, et je crois que je ne pourrais pas faire autre chose. Avec la littérature jeunesse, j'ai vraiment trouvé ma voie. À tellement écrire, j'ai développé une sorte d'aisance. Je ne fais pas de plan, mais je me suis rendu compte que je ne pouvais pas commencer l'écriture d'une histoire sans en connaître la fin. Des fois, j'ai l'impression de ne pas travailler, mais l'essentiel du travail se fait là, dans ma tête.»

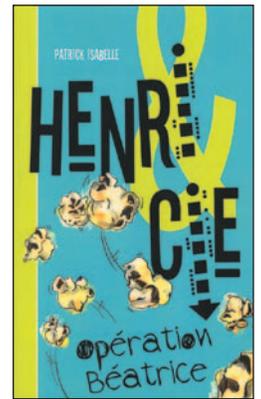
Il écrit d'abord un premier jet très spontané, qu'il re façonne beaucoup ensuite : «Je développe un projet à partir d'un montage de plusieurs courts documents, des petits bouts de l'histoire. Ça prend forme comme ça. C'est pourquoi je me retrouve parfois avec dix-huit versions du même roman. Je coupe, je déplace des trucs, je restructure. Je travaille un peu comme un sculpteur.»

Il me raconte qu'il se sent à l'aise avec le discours intérieur du personnage, mais qu'il a horreur des descriptions : «Je préfère que ça passe par les impressions, les émotions. Je ne suis pas un gars de détails. J'aime laisser place à l'imagination du lecteur. Quand j'écris pour les adolescents, même si je garde l'âge

des lecteurs en tête, je choisis de ne pas me censurer : j'écris ce que je veux écrire. Je ne décide pas à l'avance d'un sujet. Ce sont les personnages qui me mènent là. J'aime dire que j'écris des personnages.»

Ainsi, pour son roman choc *Eux*, il s'est demandé au départ ce qui se passait dans la tête d'un adolescent qui commet l'impensable et qui, entre, armé, dans son école pour tuer. Le résultat : un monologue aussi hypnotisant que dérangeant : «Je ne savais pas que ça deviendrait un texte sur le phénomène de l'intimidation! C'est au fur et à mesure du processus d'écriture que j'ai été amené à trouver ce qui pouvait expliquer, sans excuser, ce geste-là si inconcevable. J'ai écrit le premier jet de cette histoire très rapidement, en six jours. Ça me mettait dans un état assez étrange. En écrivant au "je", on n'a pas le choix de ressentir ce qu'on écrit. Dès le départ, il était clair que cette histoire ne finissait pas bien. Mais en écrivant *Eux*, je savais aussi qu'il y aurait deux autres romans qui suivraient. Ce qui m'intéressait au départ, c'est le second, *Nous* : quand tu te réveilles, comment vis-tu avec le geste posé? Après m'être interrogé sur les raisons qui motivaient pareil geste, j'ai voulu savoir comment on survit à ça, comment on s'en remet.»

Déjà *Eux* et *Nous* ont reçu un vibrant accueil. C'est avec *Lui*, qu'il est en train d'écrire, qu'il complètera le triptyque : «J'ai eu beaucoup de réactions de lecteurs, des lettres de jeunes qui vivaient des situations semblables. Je n'étais pas prêt à ça au départ. Je ne suis pas formé pour donner des conférences sur l'intimidation, mais le roman amène ces discussions-là. Il a fallu que je m'outille, parce que la première fois que je me suis fait demander : "Monsieur, c'est quoi les solutions? Vous ne le dites pas dans le livre..." , je ne savais pas quoi répondre. Je n'ai pas nécessairement les solutions, mais il y a clairement une responsabilité que j'assume maintenant. Si j'avais les réponses, je ne terminerais pas mon roman par une



question. Le roman ne s'adresse pas à ceux qui sont intimidés autant qu'à tous les autres, ceux qui sont témoins silencieux : *Eux*. Moi, j'étais comme ça, adolescent. Je n'osais pas m'interposer, je ne voulais pas être le prochain à recevoir des baffes. La violence, c'est un cercle vicieux. J'ai voulu travailler sur cette ligne-là, ce potentiel qu'on a tous de "péter une coche". Je suis persuadé que n'importe qui, poussé à ses extrêmes, est capable de commettre l'irréparable. Et tant mieux si ça ébranle et fait réagir mes lecteurs. Ce n'est pas juste un roman. Ça arrive, ces choses-là, dans la vie. Ça les amène à réfléchir aux répercussions de leurs paroles, de leurs gestes. Avec *Nous* et *Lui*, le questionnement devrait aboutir.»

Il me raconte certains témoignages qu'il a reçus, à la suite de la lecture d'*Eux* : «Si j'ai changé la vie de juste une personne, ma *job* est faite, ça vaut toutes les redevances du monde...» La voix s'éraïlle un brin, l'émotion brille au coin de l'œil. On comprend que le courant passe si bien entre lui et «eux»...

Féminin singulier

C'est à sa grande surprise que son roman suivant chez Leméac, *Camille*, a aussi reçu un chaleureux accueil. En plus d'être finaliste pour les Prix du GG, le roman l'est aussi pour le Prix TD, le Prix Jeunesse des libraires du Québec et le Prix du livre jeunesse des Bibliothèques de Montréal : «Quand *Camille* est sorti, j'ai eu peur de l'attente créée par *Eux*. Puis, j'ai cru que ça avait passé dans le beurre. Finalement, il semble que ça a rejoint les lecteurs!»

Cette fois, l'auteur a su trouver le ton pour aborder le thème du cycle de la violence familiale. Le roman, plein d'espoir, inclut de grands pans du journal de Camille : une narration très fine et crédible du point de vue d'une adolescente sur le tournant décisif de sa situation familiale : «J'ai eu très peur de ça au début. Mais je l'ai approchée comme

j'approche n'importe quel personnage. Moi, je l'entends, la voix de Camille, dans ma tête. Ça faisait longtemps que j'avais ce personnage en moi. Je ne voulais pas écrire une histoire où elle ne faisait que subir la violence. Mon but, c'était de la sortir de ce cycle et de lui montrer qu'il y a autre chose. Ce que j'aime le plus, c'est creuser dans cette chimie, dans ce qui se passe entre deux personnes – dans le non-dit, dans les petits gestes, dans le regard. Je voulais que ça se termine avec une ouverture : il y a autre chose après la violence.»

Indicatif présent

«La série "Henri & Cie", chez FouLire, me permet d'aller complètement ailleurs. C'est une autre façon de travailler. L'humour me permet quand même d'aborder des sujets sérieux, mais avec beaucoup de légèreté et de plaisir. Je m'amuse énormément à écrire ça!»

Il me raconte aimer beaucoup la philosophie de FouLire. Il y travaille à un projet pour des lecteurs encore un peu plus jeunes, tandis que le troisième "Henri" est prévu à l'automne.

Sur sa planche, un autre projet qui lui tient à cœur, avec la maison d'édition Les Malins. Il ne peut trop en révéler la teneur, mais il s'enthousiasme : «Je suis en train de vivre un rêve d'adolescent en écrivant cette histoire. C'est un nouvel axe à ma création.»

Infinitif

Les mentions reçues pour *Eux* et pour *Camille* lui ont fait chaud au cœur. Les prix de consolation lui ont surtout permis de se consacrer à temps plein à l'écriture et d'ajouter à son agenda de nouvelles rencontres avec des lecteurs de tout le pays : «Ma vraie paye, c'est quand je vais dans les écoles! Je n'ai pas terminé mon université, je n'ai même pas fini mon cégep. Le contact avec l'auteur est important pour les jeunes. Ils

aiment sentir qu'on les comprend et qu'on ne les prend pas pour des imbéciles. Je me souviens très intensément comment je me sentais à cet âge-là. Tout ce que tu vis est décuplé. C'est facile de me mettre dans leur peau. Il y a bien des adultes qui oublient. Je ne dis pas que ça change des vies, mais je vois que mes histoires les touchent directement. C'est pour ça qu'il faut que je continue à écrire pour les jeunes!»



Patrick Isabelle a publié :

Nous, Éditions Leméac, 2016
Camille, Éditions Leméac, 2015
Eux, Éditions Leméac, 2014
Bouées de sauvetage, Éditions Leméac, 2010
 Série «Henri & Cie», FouLire :
Mission Béatrice, 2017
Opération Béatrice, 2016

Extrait :

Tout cela me semble tellement irréel. C'est le plus beau matin de ma vie. Soudainement la vie paraît si simple, si belle. Je suis dans une belle maison, sur le bord de la mer, j'ai une famille et de la joie partout autour de moi. Pour la première fois, je n'ai pas peur, je n'appréhende rien. Je peux juste profiter de chaque instant, chaque bouchée de délice sucré, chaque sourire. Tout le monde parle par-dessus les cuivres qui retentissent ici et là dans la salle à manger, tout le monde rit. Malgré tout, j'ai une pensée pour mon père. Où est-il? Que fait-il? Comment peut-il bien réagir à notre absence? Je me sens si loin et perdue. Et pourtant, jamais auparavant je ne me suis sentie à ce point à la bonne place, au bon moment... chez moi.

Camille, p. 74-75